

# Les Trois Manières

---

Voltaire

Publication:  
Source : Livres & Ebooks

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !  
Que leur esprit m'enchanté, et que leurs fictions  
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !  
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions  
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre  
Les héros du vieux temps, leurs moeurs, leurs passions.  
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations  
Consacrer cet exemple, et chercher à le suivre.  
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.  
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur  
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !  
Quand le Ciel eut formé cette engeance inhumaine,  
La nature oublia de lui donner un coeur.  
Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athènes  
Était de couronner, dans ces jeux solennels,  
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :  
En présence du peuple on leur rendait justice.  
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,  
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,

Du champ de la victoire allant à l'Opéra,  
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.  
Ainsi, quand Richelieu revenait de Mahon  
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie),  
Partout sur son passage il eut la comédie ;  
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.  
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène  
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,  
On décernait les prix accordés aux amants.  
Celui qui, dans l'année, avait pour sa maîtresse  
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,  
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,  
Se voyait couronné devant toute la Grèce.  
Chaque belle plaidait la cause de son coeur,  
De son amant aimé racontait les mérites,  
Après un beau serment, dans les formes prescrites,  
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,  
De n'exagérer rien, chose assez difficile  
Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.

On nous a conservé l'un de ces beaux débats,  
Doux enfants du loisir de la Grèce tranquille :  
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.  
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,  
La jeune Eglé, Téone, et la triste Apamis  
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent.  
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,  
Ecoutant gravement, en demi-cercle assis.  
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils  
Prêtait à la dispute une oreille attentive.  
La jeune Eglé commence, Eglé simple et naïve,  
De qui la voix touchante et la douce candeur  
Charmaient l'oreille et l'oeil, et pénétraient au coeur.  
Eglé  
Hermotime, mon père, a consacré sa vie  
Aux muses, aux talents, à ces dons du génie  
Qui des humains jadis ont adouci les moeurs.  
Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs ;  
Et sans ambition, caché dans sa famille,

Il n'a voulu donner pour époux à sa fille  
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux.  
Dédaignant les grandeurs où l'orgueilleux aspire  
Elevé dans son art, et qui saurait le mieux  
Animer sur la toile et chanter sur la lyre  
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.  
Ligdamon m'adorait ; son esprit sans culture  
Devait, je l'avouerais, beaucoup à la nature :  
Ingénieux, discret, poli sans compliment ;  
Parlant avec justesse, et jamais savamment ;  
Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître ;  
L'Amour forma son coeur, les Grâces son esprit.  
Il ne savait qu'aimer ; mais qu'il était grand maître  
Dans ce premier des arts, que lui seul il m'apprit !  
Quand mon père eut formé le dessein tyrannique  
De m'arracher l'objet de mon coeur amoureux ;  
Et de me réserver pour quelque peintre heureux  
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,  
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !

Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique ;

Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.

Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumis.

Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,

Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.

Six mois furent le terme où ma main fut promise :

Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.

Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs tristes talents,

A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.

Le temps qui s'avavançait redoublait mes alarmes.

Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours ;

J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent :

Sur leurs perfections mille débats s'émurent.

Je ne pus décider, je ne les voyais pas.

Mon père se hâta d'accorder son suffrage

Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage :

On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,

Apportant un tableau d'une main inconnue.  
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue.  
C'était moi : je semblais respirer et parler ;  
Mon coeur en longs soupirs paraissait s'exhaler,  
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.  
L'art ne se montrait pas ; c'est la nature même,  
La nature embellie ; et, par de doux accords,  
L'âme était sur la toile aussi bien que le corps.  
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,  
Comme on voit, au matin, le soleil, de ses traits,  
Percer la profondeur de nos vastes forêts,  
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.  
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer :  
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.  
"Quel mortel, ou quel dieu, s'écriait Hermotime,  
Du talent d'imiter fait un art si sublime ?  
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?"  
Ligdamon, se montrant, lui dit : "Est-elle à moi ?  
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.

C'est lui qui dans mon coeur imprima cette image ;  
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :  
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?  
Il les anime tous." Alors, d'une voix tendre,  
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre  
Un mélange inouï de sons harmonieux :  
On croyait être admis dans le concert des dieux.  
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.  
Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée  
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux.  
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;  
Il court, il va frapper. Je vis l'affreux moment  
Où le traître à sa rage immolait mon amant,  
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.  
Ligdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris ;  
Et de la même main sous qui son luth résonne,  
Et qui sut enchanter nos coeurs et nos esprits,  
Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.  
Jugez si de l'amour il mérite le prix,

Et permettez du moins que mon coeur le lui donne.

Ainsi parlait Eglé. L'Amour applaudissait,

Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait ;

Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage

Ne connurent jamais les soins étudiés ;

Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.

Téone, souriant, conta son aventure

En vers moins allongés, et d'une autre mesure,

Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds,

Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

Téone

Vous connaissez tous Agathon ;

Il est plus charmant que Nirée ;

A peine d'un naissant coton

Sa ronde joue était parée.

Sa voix est tendre, il a le ton

Comme les yeux de Cythérée.

Vous savez de quel vermillon

Sa blancheur vive est colorée ;  
La chevelure d'Apollon  
N'est pas si longue et si dorée.  
Je le pris pour mon compagnon  
Aussitôt que je fus nubile.  
Ce n'est pas sa beauté fragile  
Dont mon coeur fut le plus épris :  
S'il a les grâces de Pâris,  
Mon amant a le bras d'Achille.  
Un soir, dans un petit bateau,  
Tout auprès d'une île Cyclade,  
Ma tante et moi goûtions sur l'eau  
Le plaisir de la promenade,  
Quand de Lydie un gros vaisseau  
Vient nous aborder à la rade.  
Le vieux capitaine écumeur  
Venait souvent dans cette plage  
Chercher des filles de mon âge  
Pour les plaisirs du gouverneur.

En moi je ne sais quoi le frappe ;  
Il me trouve un air assez beau ;  
Il laisse ma tante, il me happe,  
Il m'enlève comme un moineau,  
Et va me vendre à son satrape.  
Ma bonne tante, en glapissant,  
Et la poitrine déchirée,  
S'en retourne au port du Pirée  
Raconter au premier passant  
Que sa Téone est égarée ;  
Que de Lydie un armateur,  
Un vieux pirate, un revendeur  
De la féminine denrée,  
S'en est allé livrer ma fleur  
Au commandant de la contrée.  
Pensez-vous alors qu'Agathon  
S'amusât à verser des larmes,  
A me plaindre avec un crayon,  
A chanter sa perte et mes charmes,

Sur un petit psaltérion ?  
Pour me ravoir il prit les armes :  
Mais, n'ayant pas de quoi payer  
Seulement le moindre estafier,  
Et se fiant sur sa figure,  
D'une fille il prit la coiffure,  
Le tour de gorge et le panier.  
Il cacha sous son tablier  
Un long poignard et son armure,  
Et courut tenter l'aventure  
Dans la barque d'un nautonier.  
Il arrive au bord du Méandre  
Avec son petit attirail.  
A ses attraits, à son air tendre,  
On ne manqua pas de le prendre  
Pour une ouaille du bercail  
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;  
Et, dès qu'à terre il put descendre,  
On l'enferma dans mon sérail.

Je ne crois pas que de sa vie  
Une fille ait jamais goûté  
Le quart de la félicité  
Qui combla mon âme ravie,  
Quand, dans un sérail de Lydie,  
Je vis mon Grec à mon côté,  
Et que je pus en liberté  
Récompenser la nouveauté  
D'une entreprise si hardie.  
Pour époux il fut accepté.  
Les dieux seuls daignèrent paraître  
A cet hymen précipité,  
Car il n'était point là de prêtre :  
Et, comme vous pouvez penser,  
Des valets on peut se passer  
Quand on est sous les yeux du maître.  
Le soir, le satrape amoureux,  
Dans mon lit, sans cérémonie,  
Vint m'expliquer ses tendres voeux.

Il crut, pour apaiser ses feux,  
N'avoir qu'une fille jolie,  
Il fut surpris d'en trouver deux.  
"Tant mieux, dit-il, car votre amie,  
Comme vous, est fort à mon gré :  
J'aime beaucoup la compagnie :  
Toutes deux je contenterai  
N'ayez aucune jalousie."  
Après sa petite leçon,  
Qu'il accompagnait de caresses,  
Il voulait agir tout de bon ;  
Il exécutait ses promesses,  
Et je tremblais pour Agathon.  
Mais mon Grec, d'une main guerrière,  
Le saisissant par la crinière,  
Et tirant son estremaçon,  
Lui fit voir qu'il était garçon,  
Et parla de cette manière :  
"Sortons tous trois de la maison,

Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;  
Faites bien signe à votre escorte  
De ne suivre en nulle façon.  
Marchons tous les trois au rivage ;  
Embarquons-nous sur un esquif.  
J'aurai sur vous l'oeil attentif.  
Point de geste, point de langage ;  
Au premier signe un peu douteux,  
Au clignement d'une paupière,  
A l'instant je vous coupe en deux,  
Et vous jette dans la rivière."  
Le satrape était un seigneur  
Assez sujet à la frayeur ;  
Il eut beaucoup d'obéissance :  
Lorsqu'on a peur, on est fort doux.  
Sur la nacelle, en diligence,  
Nous l'embarquâmes avec nous.  
Sitôt que nous fûmes en Grèce,  
Son vainqueur le mit à rançon :

Elle fut en sonnante espèce.

Elle était forte, il m'en fit don :

Ce fut ma dot et mon douaire.

Avouez qu'il a su plus faire.

Que le bel esprit Ligdamon,

Et que j'aurais fort à me plaindre

S'il n'avait songé qu'à me peindre

Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,

Du naturel aisé, de la gaîté naïve,

Dont la jeune Téone anima son récit :

La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.

Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux :

Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.

Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,

Et, dès qu'elle parla, les coeurs furent pour elle.

Apamis raconta ses malheureux amours

En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;

Dix syllabes par vers, mollement arrangées,

Se suivaient avec art, et semblaient négligées.

Le rythme en est facile, il est mélodieux.

L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

Apamis

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour

M'a fait pourtant naître dans Amatonte,

Lieux fortunés où la Grèce raconte

Que le berceau de la mère d'Amour

Par les Plaisirs fut apporté sur l'onde ;

Elle y naquit pour le bonheur du monde,

A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.

Son culte aimable et sa loi douce et pure

A ses sujets n'avaient fait que du bien,

Tant que sa loi fut celle de nature.

Le rigorisme a souillé ses autels ;

Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.

Les novateurs ont voulu qu'une belle,

Qui par malheur deviendrait infidèle,  
Irait finir ses jours au fond de l'eau  
Où la déesse avait eu son berceau,  
Si quelque amant ne se noyait pour elle.  
Pouvait-on faire une loi si cruelle ?  
Hélas ! faut-il le frein du châtiment  
Aux coeurs bien nés pour aimer constamment ?  
Et si jamais, à la faiblesse en proie,  
Quelque beauté vient à changer d'amant,  
C'est un grand mal, mais faut-il qu'on la noie ?  
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie  
Et mon malheur ; vous qu'avec tant de soin  
J'avais servie avec le beau Batile,  
D'un coeur si droit ; d'un esprit si docile ;  
Vous le savez, je vous prends à témoin  
Comme j'aimais, et si j'avais besoin  
Que mon amour fût nourri par la crainte.  
Des plus beaux noeuds la pure et douce étreinte  
Faisait un coeur de nos coeurs amoureux.

Batile et moi nous respirions ces feux  
Dont autrefois a brûlé la déesse.  
L'astre des cieux, en commençant son cours,  
En l'achevant, contemplait nos amours ;  
La nuit savait quelle était ma tendresse.  
Arénorax, homme indigne d'aimer,  
Au regard sombre, au front triste, au coeur traître,  
D'amour pour moi parut s'envenimer,  
Non s'attendrir : il le fit bien connaître.  
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.  
Il distilla les poisons de l'envie ;  
Il fit parler la noire calomnie.  
O délateurs ! monstres de ma patrie,  
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.  
L'art contre moi mit tant de vraisemblance  
Que mon amant put même s'y tromper ;  
Et l'imposture accabla l'innocence.  
Dispensez-moi de vous développer  
Le noir tissu de sa trame secrète ;

Mon tendre coeur ne peut s'en occuper,  
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.  
A la déesse en vain j'eus mon recours,  
Tout me trahit ; je me vis condamnée  
A terminer mes maux et mes beaux jours  
Dans cette mer où Vénus était née.  
On me menait au lieu de mon trépas ;  
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,  
Et me plaignait d'une plainte inutile,  
Quand je reçus un billet de Batile ;  
Fatal écrit qui changeait tout mon sort !  
Trop cher écrit plus cruel que la mort !  
Je crus tomber dans la nuit éternelle  
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :  
"Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle."  
C'en était fait : mon amant dans les flots  
S'était jeté pour me sauver la vie.  
On l'admirait en poussant des sanglots.  
Je t'implorais, ô mort ! ma seule envie,

Mon seul devoir ! On eut la cruauté  
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre ;  
On m'observa : j'eus le malheur de vivre ;  
De l'imposteur la sombre iniquité  
Fut mise au jour, et trop tard découverte.  
Du talion il a subi la loi ;  
Son châtement répare-t-il ma perte ?  
Le beau Batile est mort, et c'est pour moi !  
Je viens à vous, ô juges favorables !  
Que mes soupirs, que mes funèbres soins,  
Touchent vos coeurs ; que j'obtienne du moins  
Un appareil à des maux incurables.  
A mon amant dans la nuit du trépas  
Donnez le prix que ce trépas mérite ;  
Qu'il se console aux rives du Cocyte,  
Quand sa moitié ne se console pas ;  
Que cette main qui tremble et qui succombe,  
Par vos bontés encor se ranimant,  
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :

"Athène et moi couronnons mon amant !"

Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent ;

Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.

Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;

Avec Téone ils avaient ri,

Avec Apamis ils pleurèrent.

J'ignore, et j'en suis bien marri,

Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,

C'est pour vous seuls que je transcris

Ces contes tirés d'un vieux sage.

Je m'en tiens à votre suffrage ;

C'est à vous de donner le prix :

Vous êtes mon aréopage.